

pour notre bœuf. Il résulte de cela que si nous avions un service parfait d'entrepôts à froid, non-seulement nos viandes pourraient atteindre le marché anglais en bonne condition, mais elles pourraient être conservées jusqu'à ce qu'elles soient demandées et obtiendraient ainsi un meilleur prix. Le marché serait délivré de sa présente incertitude et nos cultivateurs recevraient au moins huit à douze dollars de plus par tête de bétail qu'ils reçoivent aujourd'hui.

Les transports par système d'entrepôts et de wagons frigorifiques permettraient aussi à nos cultivateurs de faire beaucoup d'argent dans l'élevage des volailles. L'Anglais est friand de poulets et serait heureux d'acheter tout ce que nous pourrions lui en vendre. Il nous en paierait un bon prix si nous pouvions établir un marché permanent et l'approvisionner tout le long de l'année. Aujourd'hui, avec des incubateurs, des couveuses, des compartiments froids, de la nourriture à bon marché et un climat très convenable, le cultivateur canadien devrait être en mesure de soutenir la concurrence contre l'univers entier. Les entrepôts froids ne feraient pas seulement qu'augmenter de 5 à 6 cents la livre le prix de nos volailles, mais ils devraient nous aider à en exporter dix ou vingt fois plus que nous n'en exportons aujourd'hui; et un poulailler établi dans les conditions que je disais plus haut serait un excellent complément à la culture fruitière et laitière sur une ferme. Le transport à froid permettrait à nos cultivateurs de réaliser de grands profits avec les fruits qu'aujourd'hui ils donnent à manger à leurs porcs ou à leurs bestiaux ou qu'ils laissent pourrir sur le sol. Nous avons un marché presque illimité pour les fruits. Le marché européen recevra tous les fruits sains que nous pourrions lui envoyer. Nous avons aussi un marché très étendu dans notre pays et qui le deviendra encore plus. Le Nouvel Ontario et le nord de Québec seront bientôt remplis d'une population minière immense qui devra s'approvisionner de fruits dans les parties les plus anciennes du Canada. Le Nord-Ouest, pays comparativement sans fruits, sera vite la patrie d'une population immense et prospère. Les colons de cette contrée regardent déjà d'un œil de convoitise les vergers et les jardins futurs du vieux Canada.

Il leur faut abondance de bons fruits, quelle qu'en soit la valeur, car ils ont l'argent voulu et ne regardent pas à payer le prix. L'été dernier, j'ai payé, dans la Saskatchewan, 10 cents la livre pour les premières pommes, soit à raison de \$6.00 le boisseau. Je demandai au marchand ce qu'il les avait payées et il répondit qu'elles lui coûtaient \$2.50 le boisseau. Deux semaines plus tard, de retour dans l'Ontario, je vis des centaines, j'oserais dire des milliers de boisseaux de ces pommes précoces déjà trop mûries par le soleil d'été et qui tombaient des arbres sur le sol pour y pourrir. Si nous avions eu

des moyens suffisants de transport à froid, ces pommes auraient dû valoir au moins \$2 par boisseau sur l'arbre et l'expédition aurait coûté 50 cents, soit environ \$1.50 sur la branche. La production des pommes canadiennes est de 53,000,000 de boisseaux par année, mais nous n'en exportons que 5,000,000 de boisseaux et les cultivateurs n'en reçoivent pas \$1 par boisseau; je ne crois pas même qu'ils en reçoivent plus de 50 cents. Il est de fait que les cultivateurs ne soignent plus leurs vergers; ils les négligent et il ne faut pas trop les en blâmer, les pommes n'ayant presque aucune valeur. Des moyens de transport à froid et \$1 par boisseau auraient bien vite changé cet état de choses. J'ose affirmer qu'avant longtemps les mêmes vergers rapporteraient non pas 53,000,000 de boisseaux de pommes, mais 100,000,000 de boisseaux d'un fruit de qualité supérieure, car les arbres seraient greffés, émondés et soignés. Ce seraient \$100,000,000 chaque année dans les poches des cultivateurs canadiens, au lieu de \$5,000,000 à peine qu'ils retirent à présent. Combien de temps encore, je le demande, les cultivateurs canadiens seront-ils obligés de subir cette effrayante perte de revenus?

Il y a aussi la question du poisson. Le chargement de retour constitue, dans tous les problèmes de transport, un point de la plus haute importance. Rappelons-nous donc qu'avant peu nous aurons des chemins de fer à la baie James, à la baie d'Hudson, au lac Athabaska et bien d'autres endroits reculés du nord et de l'ouest ou les fruits seront rares et dispendieux, mais où, par contre, les superbes poissons blancs et autres abondent et se vendent à bon marché. Quand nous lancerons vers ces lieux éloignés du nord et de l'ouest un convoi composé de wagons frigorifiques chargés de tomates, de raisin, de pêches, de poires, de cerises, de prunes et de pommes précoces, ces wagons ne seront pas adaptés pour le chargement de retour au transport du grain ou du minerai, le minerai d'argent dont notre ami (M. W. F. Maclean) nous a parlé, mais ils seront admirablement adaptés au transport de ces magnifiques poissons blancs. Plus que cela, le cultivateur pourra garder ces poissons blancs dans les entrepôts froids de son voisinage jusqu'à ce qu'il soit prêt, lui et ses concitoyens, à les acheter au prix courant et les consommer. Si nous préférons diriger un de ces convois sur Halifax ou Saint-Jean ou la baie des Chaleurs ou tout autre port de mer, nous y trouverons encore abondance de poisson frais pour le voyage de retour. On m'a dit même que dans ces régions, il est arrivé parfois qu'on a labouré la terre, après l'avoir recouverte de poissons, afin de l'engraisser. Ils éprouvent autant de difficultés à disposer de leur poisson que nous avons à disposer de nos pommes. Si l'entrepôt à froid permet à nos cultivateurs d'obtenir de beau poisson blanc frais à 1, 2 et même 4 cents la